



Jasmin, l'éveilleur

La langue d'Oc était donc la belle endormie du conte de fées. Mais désormais cela n'était plus un secret, cela se savait. De merveilleux érudits avaient redécouvert ce monde oublié : une immense culture du Moyen-âge, effacée de la face du monde. Le tout premier avait été Jean-Baptiste De La Curne de Sainte Palaye (1697-1781)¹, qui l'avait longuement traquée dans les manuscrits médiévaux, à l'occasion de plusieurs voyages en Italie. Son immense compilation de milliers de textes reste inédite, constituant une collection de 23 volumes in-folio, dont un pittoresque « digest » publié après sa mort révéla les troubadours au monde cultivé du Siècle des Lumières... Un surprenant érudit, Antoine Fabre d'Olivet (1767-1825) s'était passionné

¹ La Curne de Sainte-Palaye *Histoire littéraire des troubadours, contenant leurs vies, les extraits de leurs pièces, et plusieurs particularités sur les mœurs, les usages et l'histoire du douzième et du treizième siècles* ; édition mise en ordre et publiée par l'abbé Millot ; P., Durand neveu, 1774

pour cette redécouverte et s'était amusé à écrire des pastiches de troubadours, dans la langue de son enfance: supercherie littéraire qui ne sera démasquée que vingt ans plus tard (1803).²

A l'orée du XIXe siècle, le languedocien Rohegude (1741-1834)³ et le provençal Raynouard (1761-1836)⁴ avaient publié simultanément des monographies très soignées de cette littérature longtemps oubliée. On savait désormais qu'il y avait eu aux XIIe-XIIIe siècle une très riche floraison poétique au sud de la Loire, et les méridionaux réalisaient bien sûr sans difficulté que cette langue n'était autre que celle que tout le peuple vivant au sud de la Loire parlait tous les jours.

Certains auteurs, on le savait, l'avaient écrite au cours des derniers siècles. Dans un registre relevé, Pierre Goudelin (1580 - 1649) à Toulouse. Dans une veine burlesque, l'abbé Favre à Montpellier (1727-1783). Ils avaient suscité de nombreux émules. Les « patois » du midi s'écrivaient abondamment, souvent pour le plaisir de quelques cercles de lecteurs raffolant de l'expressivité qu'ils permettaient, d'autres conscients de la noblesse de cette langue déclassée et caressant en songe, sans trop y croire, l'idée d'une renaissance, tel le marquis de La Fare-Alès (1791-1846)⁵. Il faudrait citer bien des noms d'auteurs aux motivations diverses, qui illustrèrent au cours du premier tiers du XIXe siècle la langue d'Oc dont il se disait désormais qu'elle avait eu, jadis, son heure de gloire. Cependant, écrite à la française de façon anarchique, cette langue semblait vraiment éclatée en de multiples variétés locales assez dissemblables. Ce qui s'accordait avec son mode de fonctionnement particulier depuis le XVIe siècle, celui de l'oralité pure, de petits groupes qui, de proche en proche, cultivaient leurs différences comme un signe d'identité. On confondait la langue elle-même et sa manifestation socialisée de l'époque éclatée en de multiples communautés closes : la langue de l'intimité. On en oubliait ce que chaque occitan, lorsqu'il voyageait, réalisait vite : l'intercompréhension, des Alpes aux Pyrénées, au-delà de ces différences de façades, était parfaite. La langue était une dans sa diversité morphologique et phonétique.

Les auteurs de l'époque, pratiquement tous, consacrent quelques couplets larmoyants à dire que le langage qu'ils écrivent est un bruit familier qui se meurt irrémédiablement. Mais cette langue avait, en définitive, une telle puissance, elle jaillissait de telles profondeurs, que son déferlement sur l'écriture ne faisait que croître. Face au magnifique outil policé qu'était la langue Française, c'était la liberté du sentiment et de la pensée qui ressurgissait, comme un rejeton sauvage dans un jardin.

Il ne manquait que l'étincelle, l'éclair, qui allait réveiller le verbe. Il fallait retrouver le ton juste de la parole, celui d'une véritable langue de haute culture que l'occitan avait été à ses débuts.

Cette étincelle, nous le savons maintenant, allait venir de Provence, avec le génie de Frédéric Mistral.

² Antoine Fabre d'Olivet : *Azalaïs et le gentil Aïmar, histoire provençale*, traduite d'un ancien manuscrit provençal, Maradan, Paris, 1798 ; *Le Troubadour, poésies occitaniques* (1803).

³ Rohegude : *Le Parnasse occitanien, ou Choix de poésies originales des troubadours, tirées des manuscrits nationaux*, Toulouse 1819

⁴ Raynouard : *Choix de poésies originales des troubadours* (6 vols., 1816-1821),

⁵ La Fare Alès : *Las Castagnados* 1846

Mais auparavant il y avait eu un météore inattendu qui avait porté très haut le prestige de cette culture jusqu'à présent confinée dans de petits cercles locaux, c'est-à-dire dans le silence. Cet homme était Jacques Boé, dit Jasmin. Né le 6 mars 1798 à Agen, mort le 4 octobre 1864 dans la même ville.

L'ampleur prise par la Renaissance qui prit son essor à partir du milieu du XIXe siècle en Provence puis dans l'ensemble des pays d'Oc a un peu estompé l'image de Jasmin, rapidement cité parmi les principaux précurseurs, mais assez peu fréquenté des lecteurs occitans contemporains. Un riche colloque, qui s'est tenu à Agen en 1998⁶, a permis de remettre en pleine lumière l'importance et l'originalité de cet auteur. Il est impossible de parler de Jasmin sans se référer à cette riche somme de documents et d'analyses, qui mettent en évidence la complexité de l'homme et des implications de son œuvre.

Le moment où il prend la parole, tout d'abord. C'est dès 1822 : « *la fidelitat ageneso* (roumanço) ». L'année où Jean-François Champollion déchiffre les hiéroglyphes. Nous sommes au lendemain de l'effondrement de l'empire napoléonien, qui recadre la France dans ses frontières de 1790. Les puissances européennes s'efforcent de redonner au vieux continent son visage d'avant la tourmente révolutionnaire. Un Roi règne à nouveau sur la France. Mais ce n'est certes plus la France de l'Ancien régime.

Et, en ce qui concerne notre propos, cette France a entrepris une mutation linguistique qui ne vise rien moins que la disparition de notre langue d'Oc. La Révolution, par la voix d'une de ses plus importantes figures, celle de l'abbé Grégoire, avait proclamé la prééminence de la langue Française, vecteur du Progrès et de la Civilisation des Lumières, et posé comme corollaire à cette prééminence la nécessité d'éradiquer les patois, refuge, disait-on, de l'obscurantisme. Dans un tel schéma l'existence d'autres langues de culture et de civilisation que le Français sur le territoire hexagonal était non seulement mal venue, elle était conceptuellement inconcevable, absurde. La Langue, par excellence, c'était le Français.

La machine de guerre était lancée, la campagne de destruction systématique des « patois » qui se poursuivra sans relâche entre 1830 et 1945.

Et pourtant certaines consciences éclairées s'opposent à ce saccage culturel. Au premier plan de celles-ci, Charles Nodier (1780-1844), immense écrivain bien injustement oublié, qui ouvrit en France la voie au romantisme d'un Victor Hugo ou d'un Alfred de Musset, et, selon certains, précurseur du surréalisme⁷. Lorsque Jasmin commence à écrire et à déclamer ses poèmes occitans, Nodier se trouve au faîte de sa notoriété. Le 17 octobre 1833, il est élu à l'Académie française. Il est une des grandes voix écoutées et respectées de son époque. Pour lui, l'impitoyable politique d'éradication des patois qui se met en place est véritablement une « Saint Barthélémy d'innocents et gracieux idiomes ». Ces patois, l'auteur de « La Fée aux miettes », qui est né en zone francoprovençale, les voit avec l'œil d'un vrai romantique, il en ressent la force méconnue. Et en ce qui concerne la langue d'Oc, il en a appris le passé prestigieux dans les récents ouvrages de Rochegude et Raynouard.

Nodier rencontra-t-il en 1832 le coiffeur agenais au cours d'une promenade sur les rives de la Garonne, comme la légende l'assure ? Les historiens modernes de la littérature en doutent

⁶ JASMIN. Actes du colloque d'Agen (9, 10 et 11 octobre 1998) réunis par Claire Toreilles et François Pic. Edité par CELO et William Blake & Co. édit., 2002, 416pp.

⁷ On cite en ce sens son poème « *Le Vieux Marinier* » (1832) : « Oh ! si l'homme naissait deux fois à la lumière, Que je tenterais peu les destins du nocher !... »

fortement. Il semble bien que le récit soit un peu arrangé. Ce qui est certain, c'est que notre coiffeur-poète qui déclamaient ses textes à un cercle restreint d'amateurs locaux, dut à Nodier, comme plus tard Mistral la dut à Lamartine, une subite et éclatante consécration.

Nodier était propriétaire à Paris d'un salon, l'Arsenal, où il réunissait les jeunes auteurs romantiques. Il y convia le poète « gascon » dont les textes s'imprimaient déjà depuis une dizaine d'année dans divers journaux méridionaux, lui ouvrant les portes du milieu littéraire parisien. A l'évidence, Jasmin s'adapta fort bien à ce nouvel auditoire, sa gloire parisienne ne fit que croître, et en 1842, il fut reçu à la cour par le roi Louis Philippe. Il put ainsi côtoyer les plus hautes figures littéraires de son temps. Comme plus tard Mistral, Jasmin fut plus apprécié comme phénomène de foire aux allures exotiques que pour la valeur réelle de ces œuvres, ainsi qu'en témoigne la description de Balzac en 1842, qui nous assure que ces « *vers ravissants, que personne n'a compris, ont excité un immense enthousiasme* ».

En fait, lorsque Lamartine salue en Jasmin « l'aimable Homère des prolétaires », il est probablement absolument sincère, tout autant que lorsque, plus tard, il révélera l'auteur de « Mireille ». Jasmin, au-delà de la difficulté que sa langue pouvait présenter pour un auditeur non occitan et peu disposé à en pénétrer les subtilités, était à l'évidence à même d'enthousiasmer de vastes auditoires, auxquels il transmettait une réelle émotion. De multiples documents en témoignent. Jasmin avait un surprenant charisme. Dans l'ambiance des années romantiques, il était parfaitement à sa place.

La visite de Franz Liszt, en 1844, à Jasmin, est elle d'une réalité indiscutable. Au-delà des mots, l'émotion du poète et celle du pianiste et compositeur peuvent se trouver en résonance. Jasmin savait vibrer à l'unisson des romantiques et les faire vibrer, mais surtout, et avant tout, c'est la masse du peuple occitanophone qui se retrouvait dans sa voix, dans ses récits qui arrachaient des larmes à ses auditoires. « *Lo pòble, aquò's mon breç d'amor* ». ⁸ Lamartine l'exprime très nettement quand il lui dit : « les autres chantent, vous sentez ».

Le lecteur du XXI^e siècle, revisitant Jasmin, doit le placer, bien sûr, en perspective. Parcours distraitemment, ses textes ne sont plus vraiment d'un goût contemporain, mais il faut réaliser l'immense travail qu'il effectua sur la langue. La langue, qu'il qualifiait de seconde mère (« *segonda mair* »). « *Il m'a fallu plus de trente ans pour la faire sortir mot à mot du cloaque* ». Il façonne peu à peu son outil pour en faire un puissant instrument de peinture, et surtout, une « langue de fleurs et de miel » apte à faire passer le maximum d'émotion et d'empathie. C'est si naturel que cela passe inaperçu.

Et c'est là qu'il fut décisif ; il sut trouver le style. Pour le lecteur des années 1840, ces vers parfaitement frappés, exploitant la mélodie de la langue, au goût du temps. Quant au sentimentalisme exacerbé des sujets traités, il allait droit au cœur d'un auditoire ou d'un lectorat occitan, populaire ou bourgeois. Qui avait l'intense émotion de se redécouvrir une voix, dans sa langue. Et non plus dans la langue de l'autre. Mistral le dira magnifiquement : « *e lo país reviscolat beviá l'onor a son calici* ». Cependant, le sentimentalisme exacerbé, la versification limpide et harmonieuse, parfaitement au goût de leur époque, surannés aujourd'hui, ne doivent pas nous cacher la vraie cause du succès de Jasmin, qui est d'avoir su refaire de la langue d'Oc une stupéfiante caisse de résonance émotionnelle. Face au Français qui s'érigait toujours davantage en exemple de perfection glacée de la pensée pure, d'instinct, laborieusement, en empathie avec le peuple dont il se voulait la voix et avec lequel

⁸ Le peuple, c'est mon berceau d'amour.

il partageait ces instants fusionnels d'exaltation larmoyante, le poète d'Agen transformait l'occitan. Cette langue qu'il appelait « sa seconde mère », il en faisait la matrice d'une autre manière de percevoir le monde, une corde vibrante qui transmettait avec une intensité inouïe les joies, les tristesses, les émerveillements. Il avait dès ses premiers vers pressenti ce potentiel particulier à la langue d'Oc, et tout son effort d'écriture a tendu à l'épurer et à l'exacerber. C'est cette partie là de son œuvre qui ne peut pas vieillir : la leçon de langue au delà de la langue, dans les profondeurs de celle-ci, dans ses plus intimes résonnances.

Un jeune provençal, qui allait prendre la plume dans les années 1850, allait magnifiquement assimiler cette leçon et aller plus loin encore. Jasmin, dont on décrit « l'isolement orgueilleux » des dernières années, n'a guère cru au projet de véritable réveil culturel que Mistral et ses amis allaient faire sortir du domaine de l'utopie. Peut-être a-t-il quelque peu souffert de voir à quel point ces jeunes gens aux folles idées étaient en fait ses élèves et ses continuateurs, avec un style différent, dans un tout autre registre, mais absolument dans sa lignée. Certaines citations des années 1850 traduisent une profonde blessure d'amour propre. Et pourtant l'essentiel n'était-il pas là ? Jasmin avait selon ses propres termes « *fait sortir sa langue mot à mot du cloaque* », il l'avait façonnée dans le creuset de l'aventure romantique, et Mistral, en un nouvel effort passionné, tirant le meilleur parti des intuitions de son aîné, en fit cette merveille éblouissante: la langue de « *Mirèio* ». La langue d'Oc était redevenue une langue de culture de son siècle à part entière, et non des moindres. Une véritable littérature allait se faire jour.

Le 12 mai 1870, devant le buste de son prestigieux devancier, c'est bien plus qu'un hommage que déclama Mistral, malgré les piques vénéneuses que celui-ci lui avait décochées. Pas la moindre ombre d'allusion à ces quelques égarements verbaux. L'apport de Jasmin a été trop précieux, il faut le dire sans ambages. Mistral exprime combien il est redevable à son aîné: *il vient payer la redevance des Provençaux au grand poète du Midi*.⁹

Et quelle était la leçon de cet illustre agenais qu'il dépeint « *Ardent, lumineux et populaire,/Demandant seulement la gloire pour salaire* »¹⁰? Mistral la rappelle : « *Agen nous a inondés d'un tel fleuve de poésie que nous nous en trouvons tout illuminés : chantant l'amour mieux qu'une femme, et agitant dans les cœurs les plus doux séismes, nous avons vu Jasmin nous arracher des larmes ! Apitoyée ou rieuse, sa voix faisait des cœurs ce qu'elle voulait. [...] Et le pays, retrouvant la vie, buvait l'amour à son calice* ». ¹¹

La conclusion de ce grand texte est sans ambiguïté : c'est bien grâce à Jasmin que «

⁹ *Vene di Prouvençau paga la redevènço
Au gran troubaire dôu Miejour*

¹⁰ « *Ardènt, lusènt e poupulàri,/Demandant soulamen la glóri per salàri*

¹¹ *Agen nous a larga tau flum de pouësio
Que n'en sian tóuti luminous
Cantant l'amour miéus qu'uno femo
E boulegant dóu cor li plus dous terro-tremo
Avèn vist Jaussemin nous tira li lagremo
[...]
E pietadouso vo risènto,
Sa voues, [...] fasié di cor çò que voulié
[...]
E lou país reviscoula
Bevié l'ounour à soun calice ;*

Maintenant, entre ses deux mers, la langue d'Oc connaît cette superbe floraison »¹².

1870, c'était l'élargissement enfin effectif de l'aventure provençale au Languedoc et aux autres pays d'Oc, c'était la liesse et les espoirs fous, la Renaissance prenait enfin sa véritable dimension. On ne savait pas encore que bien des embûches allaient parsemer ce chemin...

Près de cent-cinquante ans plus tard, nous ne pouvons que redire, avec les mêmes mots, le même hommage. Sans cette étonnante personnalité que fut Jasmin, sans son travail opiniâtre pour faire de la langue d'Oc cette musique surprenante qui acquiert la vertu d'*agiter dans les cœurs les plus doux séismes*, comment notre langue aurait-elle résisté à cette « Saint Barthélémy d'innocents et gracieux idiomes » que dénonçait à ses tout premiers débuts le grand Charles Nodier, et qui se prolongera plus de cent-cinquante ans ?

Jean-Frédéric Brun

¹² *Aro, entre si dos mar, la lengo d'O fai flòri*